70944

Nie pożyczać
do domu.

L'AVENIR

DE

LA POLOGNE

DISCOURS

PRONONCÉ LE 21 MAI 1864 DANS L'ÉGLISE DE MONTMORENCY, AU SERVICE FUNÈBRE
POUR LES POLONAIS MORTS DANS L'ÉMIGRATION

PAR

LE R. P. CHARLES PERRAUD
de l'Oratoire

Se vend UN FRANC au profit des blessés polonais

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Palais-Royal, galerie d'Orléans, 17 et 19

CH. DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue de Tournon, 29

1864

Lam. 133

L'AVENIR

DE

LA POLOGNE

PAR

LE R. P. CHARLES PERRAUD
de l'Oratoire

TIMBRE IMPERIAL SEINE 5 cen.

Paris. — Imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.

L'AVENIR

DE

LA POLOGNE

DISCOURS

PRONONCÉ LE 21 MAI 1864 DANS L'ÉGLISE DE MONTMORENCY, AU SERVICE FUNÈBRE

POUR LES POLONAIS MORTS DANS L'ÉMIGRATION

PAR

LE R. P. CHARLES PERRAUD

de l'Oratoire

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE - ÉDITEUR
Palais-Royal, galerie d'Orléans, 17 et 19

CH. DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue de Tournon, 29

1864

K.438/49

L'AVENIR

DE

LA POLOGNE.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere, sed potius timete eum qui potest animam et corpus perdere.

Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps tout ensemble.

(MATTH., X, 28.)

MESSIEURS,

Lorsque votre sang coulait dans cette lutte prodigieuse où durant dix-huit mois un peuple désarmé a tenu en échec les forces de l'Empire russe, on pouvait encore trouver dans son cœur un sentiment, et sur ses lèvres un cri d'espérance pour vous.

L'héroïsme, et, plus que tous les autres, l'héroïsme

chrétien n'a-t-il pas eu dans tous les temps ses victoires impossibles? N'a-t-on pas vu parfois en faveur des opprimés d'extraordinaires interventions de Dieu? D'ailleurs était-il croyable que l'Europe moderne, avec ses fiers enthousiasmes du droit, avec ses prétentions libérales, consentirait à fléchir le genou et à courber la tête devant une puissance plus qu'à demi barbare? Pouvait-on s'imaginer, avant d'en avoir subi l'insupportable affront, que l'assemblée des peuples tranquillement assise en face de l'extermination de la Pologne, comme autrefois Rome païenne sur les gradins de ses amphithéâtres, ne daignerait même pas faire le signe qui disait aux gladiateurs et aux bourreaux : C'est assez!

Votre indomptable courage, le droit le plus évident, la sympathie universelle, l'intérêt politique et moral, l'honneur même du monde chrétien, tout cela ne s'unissait-il pas pour annoncer l'avénement de la justice et la fin des despotismes sanglants?

Mais aujourd'hui l'héroïsme a succombé sous la force; le droit a subi l'une de ses plus effrayantes défaites; la sympathie universelle s'est affaissée dans l'égoïsme universel; l'influence de l'Europe est venue mourir aux pieds d'une autocratie asiatique; la Pologne abandonnée agonise ; les amis de la liberté, de la justice et du droit se demandent avec une amertume mêlée de honte si la barbarie ne vient pas à nous plus vite et plus sûrement que nous n'allons au progrès, et si nous ne méritons pas ce mot terrible d'un père de l'Église : La grandeur et l'atrocité d'un crime suffisent à

lui assurer l'impunité : « *Impunitatem sceleribus acquirit non innocentiæ ratio, sed sævitiæ magnitudo* [1]. »

C'est en de telles circonstances, lorsque je ne vois plus à la place de la Pologne que des ruines, du sang, des solitudes dévastées; lorsque j'aimerais à me consoler de la cruelle lâcheté des hommes en la seule société de Dieu, c'est alors que vous me dites d'essuyer mes larmes, et que vous me commandez de parler.

J'obéirai, parce que j'ai pris envers moi-même et pour toute ma vie l'engagement solennel de ne jamais refuser un service à votre pays. Mais quelle ressource me restera-t-il pour ranimer en moi-même et en vous ce courage dont l'homme n'est pas indéfiniment capable? La ressource qui me resterait en face de mon frère ou de mon ami assassiné par des lâches ; la ressource divine transmise aux opprimés et aux martyrs de tous les temps par l'Évangile : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; mais craignez plutôt celui qui peut perdre l'âme et le corps tout ensemble : « *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potius timete eum qui potest et animam et corpus perdere.* »

Vais-je donc, pour vous consoler, vous dire que les souffrances passagères de la terre ont leur com-

---

[1] Saint Cyprien, épître à Donatus, nº 6.

pensation éternelle dans la vie future? En face de vos frères, de vos fils, de vos époux, de vos amis, de vos prêtres, déportés, flagellés, emprisonnés, fusillés, pendus, vous répéterai-je le mot par lequel la mère des Machabées enseignait à ses enfants le mépris des supplices : *Peto, nate, ut aspicias cœlum :* Mon fils, je vous conjure de regarder le ciel?

Ah! Messieurs, je n'oublie pas, et je vous conjure de ne pas oublier qu'en définitive l'unique refuge assuré contre la persécution est plus haut que la terre. Toutefois, je le sais, vous réclamez autre chose de moi en ce moment qu'un appel à la justice de Dieu dans l'éternité, et vous me demandez une espérance, même pour la vie présente. Aussi vous parlerai-je, non de l'immortalité personnelle de ceux que vous avez perdus, mais de l'immortalité de la Pologne; non de l'avenir céleste que Dieu propose à chacun de nous, mais de l'avenir terrestre qu'il réserve à votre pays.

Le corps de la Pologne, déchiré il y a près d'un siècle, est cruellement broyé aujourd'hui par la Russie. Dans un an peut-être, elle aura réussi à en jeter les lambeaux aux quatre coins du monde.

Mais si la Russie peut briser le corps, elle ne saurait atteindre l'âme, cette âme polonaise que vos poëtes ont chantée, et dont un illustre orateur français a parlé dans cette même Église [1].

C'est dans l'immortalité de cette âme nationale

---

[1] Le R. P. Félix, le Prince *Adam Czartoryski.*

que je veux essayer de lire l'avenir de vos destinées. L'avenir seul peut nous aider à soutenir le lugubre spectacle du présent.

I.

Est-ce une pure abstraction que ce mot, l'âme d'un peuple? ou bien est-ce une réalité vivante et dont l'existence se peut démontrer? Ai-je le droit d'assimiler l'âme d'un peuple à l'âme de chaque homme au point de lui appliquer sans témérité le mot de profonde espérance que j'ai recueilli avec un tressaillement de joie sur les lèvres divines de Jésus-Christ?

Il importe, Messieurs, de lever d'abord toute équivoque, et de bien définir le sens exact d'un mot que je devrai plusieurs fois employer.

Outre l'élément matériel de son corps, chaque homme possède en soi un élément immatériel qui se nomme l'âme. De même, dans un peuple, outre l'élément matériel analogue au corps, il y a un élément immatériel analogue à l'âme. L'âme d'un homme se distingue du corps en ce qu'elle pense, aime et veut, triple opération dont le corps est absolument incapable. Je retrouve cette triple opération dans l'âme d'une nation.

Seulement l'âme d'un homme a une existence réelle, concrète, absolument indépendante et absolument immortelle, tandis que dans un peuple

cette unité d'idées, d'affections et de volontés, que je compare à l'âme, peut cesser d'être après avoir existé ; mais comme l'âme d'un homme n'est pas atteinte par le déchirement et par le supplice de son corps, l'âme d'un peuple peut survivre au massacre des armées, au bouleversement du sol, à l'incendie des forêts, à la destruction des cités.

Ceci posé, j'affirme qu'en dépit de l'iniquité bientôt séculaire du partage de votre pays, en dépit des violences inouïes exercées en ce moment par la Russie sur le corps de la nation polonaise, cette nation a une âme vivante; cette âme, la Russie n'a pas le pouvoir de la tuer.

Matérialistes de la philosophie, vous niez l'existence de mon âme, mais votre négation se brise contre une démonstration invincible : je crois à mon âme, parce que je la sens, et je crois à l'âme de celui que j'aime, parce que je la porte dans la mienne.

Matérialistes de la politique, qui doutez de l'existence d'un peuple parce que vous le voyez écrasé par la force, je crois à la nationalité, c'est-à-dire à l'âme polonaise, parce que je la sens, parce que je l'aime, parce qu'elle me pénètre, parce que je la porte en moi.

Mais aussi je crois à mon âme, parce que je pense, j'aime et je veux ; de même je crois à l'âme polonaise, parce que je vois entre les enfants dispersés de ce peuple une indestructible communauté d'idées, d'affections et de volontés.

Ah ! croyez-le bien, ce n'est pas à une réunion

d'exilés, à une troupe de proscrits, que j'ai accepté de parler aujourd'hui ; c'est à une nation immortelle, c'est à un peuple vivant.

Dans cette assemblée et au-dessus d'elle je vois la Pologne présente, je la salue avec un amour mêlé de vénération, je recueille en mon cœur chacune de ses larmes. Je ne doute pas plus de son avenir immortel que je ne douterais de celui de la France, si demain il me fallait voir les Cosaques attacher encore une fois leurs chevaux aux portes de nos églises et aux grilles de nos palais.

Quel peuple trouverait-on, je ne dis pas seulement en Europe, mais dans le monde entier, en qui ce triple élément d'une nationalité, une même idée, un même amour, une même volonté, se manifeste avec plus de force que dans le peuple polonais?

« Près d'un siècle s'est déjà écoulé depuis le pre-
« mier partage, et cependant la Pologne vit encore,
« et le refrain de son chant de guerre : *Non, la Po-*
« *logne n'a point encore péri !* qui a retenti sur tous
« nos champs de bataille de la République et de
« l'Empire, est encore vrai. Elle a été frappée, meur-
« trie, outragée, asservie par d'impitoyables enne-
« mis ; religion, législation, éducation, langue, cos-
« tume, monnaie, industrie, propriété, rien n'a été
« épargné ; et cependant elle n'a point péri. Ses ar-
« chives et ses bibliothèques ont été transportées à
« Saint-Pétersbourg, ses enfants transplantés dans
« le Caucase, ses plus beaux domaines confisqués
« et donnés en proie aux suppôts de la tyrannie
« étrangère, ses couvents supprimés, quatre millions

« de ses fidèles (grecs unis) incorporés de force « dans l'Église du schisme oppresseur, et la voilà « encore debout, inébranlable et invincible dans « sa conscience, dans sa foi, dans sa vertu !

« Dépecée en trois morceaux pour être plus sû- « rement dévorée, elle n'en est pas moins restée une « et homogène, et chacun de ses tronçons oppose à « l'absorption une insurmontable résistance. Tout « a été tenté contre elle et rien n'a réussi. Disons- « le hardiment : Rien ne réussira[1]. »

Qui ne voit l'impuissance de la Russie à tuer cette âme polonaise qu'elle cherche partout, qu'elle poursuit sans relâche, qu'elle s'efforce de saisir en plongeant ses mains ensanglantées jusque dans vos entrailles ?

Vautour hideux, tu peux bien déchirer cette poitrine haletante, labourer ce corps de tes ongles, t'enivrer de l'âcre saveur du sang, jamais tu ne rencontreras cette âme invisible, cette insaisissable et vivante nationalité. Mais elle, tôt ou tard, se relèvera pour couper tes ailes, arracher tes ongles sanglants, et te clouer, comme tu le mérites, en signe d'épouvante pour les autres oiseaux de ta race, à la frontière de l'Europe et au seuil des nations civilisées.

Quand donc a-t-il suffi, Messieurs, d'enchaîner le bras pour enchaîner la pensée ? de torturer un homme ou un peuple pour lui enlever la libre disposition de son amour, le domaine absolu de sa volonté ? Quand donc a-t-on réussi à pendre, à fu-

---

[1] M. de Montalembert, *une Nation en deuil.*

siller, à déporter, à supprimer une âme, je ne dis pas l'âme d'un héros ou d'un saint, mais l'âme du dernier des hommes? Et quand il s'agit de l'âme d'un peuple, comment pourrait-on la pendre, la fusiller, la déporter, la supprimer ?

Ils ont attaché leurs couleurs à l'habit des soldats polonais, ils leur ont imposé par force des serments dérisoires; croient-ils pour cela avoir changé leur âme? pensent-ils avoir droit à leur fidélité? Ils verront un jour ces trois cent mille soldats, que nous Français, nous avons été exposés à rencontrer sur les champs de bataille de la Crimée et de l'Italie, accourir au cri maternel de la Pologne, et s'unir tous ensemble pour délivrer leur mère et reconstituer le corps de la nation.

Sachez-le bien, ô vous qui croyez tuer l'âme en déchirant le corps, l'âme polonaise vit sous vos uniformes prussiens, autrichiens, russes; elle monte la garde à la porte des citadelles où est enchaînée la Pologne, et j'attends avec une confiance impatiente l'heure décisive où ces trois divisions de l'armée polonaise, instruites, disciplinées, aguerries sous le commandement même de leurs ennemis, étonneront l'Europe et répondront à l'appel de Dieu par l'unanimité de leur glorieuse et patriotique désertion.

Invincible dans son présent, une nationalité n'est pas moins invincible dans son passé et dans son avenir.

Un peuple vit de son histoire et s'appuie sur ses traditions ; or on ne défait pas plus l'histoire d'un

peuple qu'on ne force un fleuve à remonter vers sa source, ou qu'on ne retire à la terre la splendeur et la fécondité de tous les soleils qu'elle a vus.

Tu n'étais pas encore au nombre des nations policées, orgueilleuse Russie, et la Pologne avait déjà sept siècles d'existence et de gloire. O Russie ! tu viens trop tard pour essayer de tuer l'âme polonaise. Le passé ne t'appartient pas, il appartient à ce peuple ; le passé défie ton génie destructeur et ta persécution.

Un peuple est plus invincible encore dans son avenir ; doué d'instincts, d'aptitudes, de mœurs, qui lui sont propres, il a des destinées particulières, une vocation spéciale ; il tend à un but où Dieu lui-même l'appelle ; qui donc pourra s'opposer à l'appel et à la vocation de Dieu ?

Vaste et profond comme un océan, un peuple tôt ou tard échappe à l'oppression. On peut le braver un temps, mais vienne l'heure où l'océan se soulève, et le czar armé de son knout sanglant, comme autrefois Xercès avec ses verges ridicules, tremblera devant l'irrésistible élan de ses flots.

Ce n'est pas tout, Messieurs, non-seulement l'âme d'une nation échappe à la persécution et se joue du glaive, mais elle se développe et grandit sous le glaive et sous la persécution.

Il en est d'une nation comme d'un homme : dans le plaisir et dans la prospérité, le corps tend à dominer, il accapare en quelque sorte la vie. L'âme alors est exposée à céder aux attractions grossières, et à suivre l'impulsion du sang.

Dans l'épreuve et dans la souffrance il en va autrement.

Alors, homme ou nation, poursuivis et tourmentés dans les extrémités et dans l'extérieur de leur vie, sont forcés de se retirer au dedans, de chercher dans le sanctuaire de l'âme un refuge contre la persécution, un asile contre la douleur, un abri inviolable d'où ils puissent braver la fureur du monde entier.

C'est là ce qui s'est produit parmi vous avec une admirable évidence.

Plus le corps a été broyé, tourmenté, livré à la torture, plus l'âme a grandi et s'est rapprochée de Dieu.

De quelle nation pourrait-on dire comme il faut le dire de la vôtre que « chaque mère de fa-« mille y est une mère des Machabées [1] ? »

En quelle nation a-t-on vu « des écoliers s'exercer secrètement à se battre eux-mêmes de verges pour s'aguerrir aux tortures, et se tenir prêts à supporter toutes les épreuves sans faiblir [2] ? »

En quelle nation a-t-on entendu, sur le seuil des chaumières et auprès du berceau des princes, ce chant populaire qui commence par ces accents lugubres :

« Notre Sauveur enfant jouait avec la croix, instrument de son futur supplice ;

---

[1] *Des conditions d'une paix durable en Pologne*, p. 144.

[2] De Mazade, *La Pologne contemporaine*, p. 23.

O mère polonaise, c'est ainsi qu'il te faut amuser ton enfant[1] ! »

Voilà comment la persécution a donné au patriotisme polonais l'inspiration de cette pénitence volontaire, de cette mortification sublime, que le monde refuse d'admirer dans nos saints.

C'est ainsi que dans votre nation, l'âme échappant en quelque sorte à la domination du corps par ses glorieuses blessures, m'apparaît plus vivante et plus forte qu'en tout autre pays.

Le christianisme enseigne la résurrection du corps de chaque homme, et malgré la profonde harmonie de ce dogme avec les instincts de notre nature, malgré ce qu'il a de profondément philosophique, la philosophie séparée n'ose pas croire à la résurrection. Comment s'étonner dès lors qu'il y ait des incrédules au mystère de la résurrection de la Pologne? Si l'un de vous a pu écrire ce mot que j'admire[2] : «Il n'y a de Polonais que celui qui croit à la résurrection de la Pologne ; » en face de votre foi, comment n'y aurait-il pas des incrédulités ?

Il y a d'abord l'incrédulité intéressée de vos oppresseurs.

Incrédulité plus insensée encore que cruelle, selon cette profonde parole d'un de nos évêques[3] : « La « Russie qui n'a pu s'assimiler la Pologne voudrait

---

[1] De Mazade, p. 23.

[2] *Des conditions*, etc., p. 143.

[3] Mgr de Marguerye, évêque d'Autun.

« l'anéantir. Rêve insensé ! ce n'est pas la mort qui « approche, c'est la résurrection. »

Cette incrédulité, je le dis en rougissant, a trouvé un écho jusque dans des feuilles françaises. Des articles écrits et imprimés non à Saint-Pétersbourg, mais à Paris, ont prétendu prouver l'incapacité de la Pologne à constituer jamais une nation.

Il y a aussi l'incrédulité de l'indifférence et de la légèreté ; il y a la mollesse des convictions ; il y a surtout cette infirmité croissante des caractères qui les ploie et les prosterne de plus en plus en face du fait accompli.

A ceux-là donc, incrédules intéressés ou stipendiés, incrédules d'égoïsme ou de lâcheté, aux très-humbles serviteurs de la force, aux adorateurs du soleil levant, comme parle Bossuet, il faut apprendre ce que vaut la solidité de l'injustice appuyée sur le fait accompli.

Si je mettais, ô adorateurs de la force ! un monceau de poudre au milieu de votre demeure, dormiriez-vous tranquilles en disant : C'est un fait accompli ? Si vous sentiez miner les fondements de votre maison, croiriez-vous tout sauvé en disant : C'est un fait accompli ? Si vous aviez bu du poison, le garderiez-vous paisiblement dans votre sein en disant : C'est un fait accompli ?

Or le partage et le meurtre de la Pologne, c'est un monceau de poudre au milieu de l'Europe, un précipice creusé sous nos prospérités injustes, une plaie empoisonnée en notre sein.

TIMBRE IMPERIAL SEINE 5 cen.

« Si par malheur, a dit un écrivain[1], de tels excès « (ceux de Mouraview, de Berg, etc.) n'étaient pas « réprimés à temps, une chose est certaine, c'est « que le monde européen ne les aurait pas endurés « impunément. Il en résulterait un trouble moral « qui ne tarderait pas à éclater en commotions po- « litiques et en perturbations révolutionnaires. »

« C'est une étrange erreur en effet, a-t-on dit « encore[2], de croire qu'une injustice éclatante et « avérée peut s'introduire dans la politique sans « en altérer les conditions ; qu'on peut impunément « préméditer et accomplir la suppression d'un peu- « ple ; qu'il n'y a qu'à se partager les dépouilles de « ce peuple, et que tout est fini pourvu qu'on ait la « force... Le jour vient où, pour avoir laissé s'ac- « complir l'injustice, on se trouve en présence de « la nécessité d'une réparation. »

Oui, dans ma conviction et dans la foi que j'ai en la justice de Dieu, je crois que si l'Europe continue de permettre la torture et l'anéantissement d'un peuple, l'Europe sera bouleversée, couverte de sang, d'incendies et de ruines, plutôt que d'empêcher l'âme de ce peuple de ressaisir son corps et de le ressusciter.

Mais, direz-vous, comment se fera cette résurrection ?

L'Europe veut la paix à tout prix ; elle a laissé

---

[1] M. Forcade, *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1863.

[2] M. de Mazade, *la Pologne contemporaine*, p. VIII.

passer l'occasion de réparer le crime de 1772 et d'expier sa tolérance coupable. La France elle-même n'a rien fait, n'a rien pu faire peut-être. Sur qui donc la Pologne pourrait-elle désormais compter? D'ailleurs, ne voyez-vous pas que l'infernale habileté de la Russie aura réussi bientôt à exterminer les populations, et à détruire jusqu'au dernier vestige de la nation polonaise?

Messieurs, je ne vous l'ai pas caché, la résurrection de votre pays, comme la résurrection de chacun de nous, a les apparences d'un véritable mystère. Mais ce mystère, Dieu en sait le secret et il s'en réserve l'exécution.

S'il faut la guerre, sachez-le bien, il y aura la guerre; s'il faut des révolutions, il y aura des révolutions ; s'il faut des catastrophes, il y aura des catastrophes. Je ne m'en effraye pas, je ne dirais pas un mot pour les détourner. Il n'y a qu'une chose qui m'épouvante, c'est l'impunité assurée au crime à proportion de sa grandeur et à cause même de son atrocité.

A la fin des temps, lorsque, tous les hommes ayant achevé leur épreuve, Dieu ressuscitera leurs corps pour re onstituer l'intégrité de la personne humaine, le monde matériel sera bouleversé et comme fondu [1] (*elementa calore solventur*). Alors les éléments, étonnés de leurs soulèvements profonds et de leurs révolutions gigantesques, apprendront que devant l'attraction des âmes, soutenue par la toute-

---

[1] 2 Petr. c. III, v. 10.

puissance divine, il n'y a pas de résistance à tenter.

Le jour de la restitution venu, les montagnes se fendront, la terre tremblera, l'océan montrera le fond de ses abîmes ; car Dieu exigera pour chacun des hommes jusqu'à ce cheveu dont l'Évangile assure qu'il n'est pas tombé de leur tête sans sa permission.

O nationalité polonaise ! ô âme d'un grand peuple ! je n'ai pas peur pour toi, je ne crains pas pour ton immortalité, je ne doute pas de l'irrésistible puissance avec laquelle tôt ou tard tu retrouveras et réuniras les éléments matériels nécessaires à l'intégrité de ta vie terrestre; mais je crains pour ceux qui retiennent en captivité ou qui dispersent avec une impiété sacrilége les débris de ton corps sanglant.

« Dieu, dit Bossuet[1], remue le ciel et la terre pour « enfanter ses élus. » Croyez-vous qu'il ne pourra remuer la Russie, l'Autriche et la Prusse ?

« Rien ne lui coûte pourvu qu'il les sauve. » Pensez-vous qu'il en coûte beaucoup à sa divine justice de mettre enfin un terme au déchaînement bestial de la force et à la traite des nations ?

II.

Je n'ai pas peur pour vous de ceux qui ensanglantent le corps de votre nation, car il ne leur est pas possible d'atteindre son âme.

---

[1] Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.

Mais cette âme, qui donc lui assurera l'immortalité?

Messieurs, je vous l'ai dit, l'âme ou la nationalité d'un peuple consiste dans l'unité d'idées, d'affections et de volontés. Donc il n'y a pour vous de danger vraiment redoutable que le danger de la division.

Vous savez assez à quel point je partage vos douleurs pour me permettre de vous confier les miennes. Oui, laissez-moi vous parler un instantde ce que j'appellerai nos tristesses françaises. Je les résume toutes en ce seul mot : l'apparente et fausseséparation entre le catholicisme et la liberté. N'avez-vous pas vu qu'il y a parmi nous deux sociétés dans une société, deux peuples dans un peuple, deux courants qui se séparent de plus en plus, et perdent ainsi la profondeur, la fécondité, la puissance que leur eût donnée l'unité?

On oublie le mot de l'Évangile : Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas : *Quod ergo Deus conjunxit homo non separet.*

On partage la vérité; on met en guerre les éléments mêmes de la paix; on creuse entre des principes amis des abîmes infranchissables; on déchire le drapeau commun; on met le feu à la maison paternelle; on se sépare en deux camps; on accepte de vivre en frères ennemis.

On professe un enthousiasme aveugle pour le passé, ou bien on affecte envers le passé un mépris encore plus aveugle. Avec une égale naïveté, on fait remonter à la même date, à la même époque, à la

même révolution, tous les biens et tous les maux, tous les progrès et toutes les décadences, comme si les biens et les maux n'étaient pas de tous les régimes et de tous les temps.

On dit : Je suis ami de la raison, et on répond : Je suis disciple de la foi. Rien n'est bon que la nature, rien n'est divin que la grâce. Vive la liberté, et guerre au catholicisme! Vive le catholicisme, et anathème à la liberté!

Or de cette division, de ces cris confus et discordants, de cette opposition factice entre des idées pourtant si conciliables, que sort-il? Hélas! nous n'avons pas encore eu le temps de l'oublier, il sort à certains moments des secousses profondes, des déchirements intérieurs, des guerres civiles affreuses.

Alors on ne conteste plus, on agit; le combat du glaive succède au combat de la parole; le bruit de la discussion s'éteint dans le bruit de la fusillade, et nos rues ensanglantées offrent aux yeux des contemporains et au regard de l'histoire un spectacle d'épouvante et d'horreur.

Qui vous fera comprendre, Messieurs, l'immense douleur d'un ami de la liberté, d'un ministre de l'Évangile, quand il voit l'avénement de la liberté indéfiniment ajourné par l'oubli de l'Évangile, le progrès de l'Évangile visiblement entravé par le dédain irréfléchi ou par la crainte puérile de la liberté?

Quoi donc! moi qui vous parle, parce que j'ai voulu consacrer ma vie au service des hommes,

il me faudra toujours paraître aux yeux d'un grand nombre de mes concitoyens l'agent du despotisme, l'instrument de la théocratie, l'ennemi de mon pays, l'adversaire mystérieux et redoutable de tout ce qui est grand, généreux, libéral, humain !

Si je mets la main sur mon cœur, je le trouve plein d'amour pour tous mes frères sans exception, pour cet homme universel, si admirablement nommé mon *prochain* par l'Évangile ; mon cœur ne se peut refuser à aucun, puisqu'il est près de tous ; il s'efforce d'aimer comme ce Dieu devant lequel il n'y a « ni Juif, ni Gentil, ni Barbare, ni Scythe, ni esclave, ni libre[1] ; » mais savez-vous la réponse à ses élans d'amour fraternel et à ses désirs d'union ?

Je le dirai sans amertume, mais avec l'accent d'une douleur immense : la réponse, je l'entends chaque matin dans certains journaux, et chaque jour dans la rue ; c'est le murmure de la défiance, le cri de la haine, l'expression du mépris.

Alors je sens dans mon âme comme un invincible instinct de révolte contre l'injustice de ces préjugés ; je me lève dans ma douleur et je dis aux ennemis du catholicisme : Moi, prêtre catholique, enfant dévoué de l'Église, j'aime autant que vous mon pays, j'aime autant que vous la liberté.

Mais demain j'entendrai contre moi ce que j'ai entendu hier, tant la prévention est enracinée, et

---

[1] Saint-Paul, *Épître aux habitants de Colosses*, ch. 3.

l'antipathie invincible. Au contraire, qu'un prêtre polonais se lève parmi vous et qu'il dise : J'aime la liberté et j'aime l'Église! Qui donc osera le contredire? Son sang coulait hier et coulera demain encore pour l'Église et pour la liberté.

O clergé polonais! toi dont je puis saluer, en ce moment, les courageux représentants, tu as eu la joie de souffrir les mêmes douleurs, d'affronter les mêmes dangers, de subir les mêmes outrages, de mourir la même mort pour l'indépendance de ton pays et pour l'amour de l'Église; comprends ton bonheur, ô clergé polonais!

Je ne sais si Dieu m'eût donné la force de ton héroïsme, il me donne du moins un sentiment de fraternelle envie, en pensant que ton sacrifice est accepté par ta patrie en même temps qu'il est béni par l'Église et récompensé par Dieu.

Or il y a là, Messieurs, dans l'état de la Pologne, comparé à l'état de la France, une supériorité dont il importe que vous sachiez profiter.

En relisant votre histoire, en consultant vos traditions, en contemplant le spectacle inouï que vous donnez au monde depuis trois ans surtout, en vous entendant parler chaque jour, je vois que vous avez su toujours unir ces deux amours trop souvent désunis parmi nous.

Le plus persévérant, le plus courageux et le plus illustre de vos défenseurs a pu dire de votre pays « que la Pologne a les mœurs de la liberté[1]. » Et

---

[1] M. de Montalembert. — *Une nation en deuil.*

aussi que « nulle part ailleurs en Europe on ne trouvera la religion plus populaire, plus obéie, et mieux pratiquée, » « qu'il n'y a pas de pays où le catholicisme s'accommode mieux de l'esprit et de la société modernes. » Et aussi que la « Pologne est le pays le moins révolutionnaire du monde. »

Il était digne de comprendre si bien et de défendre si noblement la Pologne, le grand orateur chrétien qui force depuis trente ans amis et ennemis à honorer dans sa personne l'alliance magnanime de la liberté et du catholicisme.

Polonais, ne l'oubliez jamais, il n'y aurait pas d'avenir pour votre pays, s'il devait ajouter son nom à la liste des peuples sans liberté ou des peuples sans Dieu.

Pour moi, je ne crains pas de vous le dire, je ne consacrerais ni mon temps, ni mon cœur, ni ma peine, au service de votre cause, pour aider à reconstruire une Pologne destinée à languir dans le sommeil honteux de l'absolutisme, ou à s'épuiser dans les sanglantes et stériles agitations du libéralisme antichrétien.

Un Père de l'Église a prononcé ce mot d'une hardiesse presque prophétique : Jésus-Christ est la solution de toutes les difficultés : *Solutio omnis difficultatis Christus*. Ce mot s'applique avec une vérité frappante à la grande difficulté de ce temps. Jésus-Christ n'est-il pas manifestement la vérité, la vie, la lumière, la joie, la paix, la liberté, l'amour fraternel, le progrès ? Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, ne doit-il pas nécessaire-

ment unir en sa personne le passé et le présent, la raison et la foi, la nature et la grâce, le ciel et la terre? N'est-il pas le centre commun de tous les biens que puissent rêver et obtenir les hommes? Dès lors, comprendre Jésus-Christ, faire passer son Évangile dans les institutions, dans les mœurs et dans la politique, n'est-ce pas résoudre le problème et dénouer la difficulté?

Messieurs, je vous vois mieux préparés que tout autre peuple à la solution que notre siècle attend. Votre catholicisme est si profond qu'il a failli vous enlever les sympathies des ennemis aveugles de l'Église[1]; votre amour de la liberté est si grand, qu'il a failli ramener au catholicisme d'autres adversaires de l'Église, plus clairvoyants, plus généreux et plus désintéressés.

Votre nation n'est pas seulement la mieux préservée de ces malentendus et de ces préjugés si communs, hélas! dans notre France, mais votre cause seule a eu ce rare privilége d'unir dans un parfait accord les opinions les plus extrêmes et les partis les plus opposés. Oui, ceux mêmes dont nous n'avons pu taire les haines injustes contre l'Église, ont applaudi aux efforts des catholiques en votre faveur, et pour ce qui nous concerne, nous les bénissons de l'énergie, du dévouement, de la persévérance qu'ils ont déployés pour vous.

---

[1] Garibaldi écrivait le 28 décembre 1863, en s'adressant aux Polonais : « Cessez de donner à votre lutte héroïque un caractère religieux qui éloigne de vous les sympathies. »

Votre catholicisme est plus vivant que partout ailleurs, parce que nulle part il n'y a contre le catholicisme de persécution plus acharnée et plus odieuse que celle du schisme moscovite. Votre amour de la liberté est plus ardent qu'en tout autre pays du monde, parce que le knout russe, depuis cent ans bientôt, écrit sur vos épaules le chiffre sanglant du maître dont vous ne consentirez jamais à être les valets. Humainement et divinement je vous trouve préparés à comprendre et à réaliser l'œuvre capitale, je puis bien dire le chef-d'œuvre de ce siècle : l'Évangile donné pour base au progrès, à l'union fraternelle, aux justes droits des hommes et des nations. Les jurisconsultes invoquent souvent un axiome qui s'applique dans un sens plus élevé au christianisme et à l'Église. Nul ne peut-être libéral, disent-ils, s'il n'est d'abord lui-même libéré, *nemo liberalis, nisi liberatus.* Quand donc comprendrons-nous que Jésus-Christ a seul la puissance de chasser du sein de l'humanité les tyrans intérieurs, auteurs ou complices de toutes les tyrannies, la volupté, l'orgueil, l'ambition, l'égoïsme, la cupidité ?

Quand donc les adversaires de l'Église, ouvrant enfin les yeux et reconnaissant en elle la seule puissance vraiment libre et vraiment libérale, pourront-ils lui dire avec saint Augustin dans l'élan d'un enthousiasme sincère : « Tu enseignes aux rois à ne chercher que le bonheur de leurs peuples, tu enseignes aux peuples à rendre l'obéissance aux rois, montrant qu'à tous est dû l'amour et à per-

sonne l'injustice : « *Doces Reges prospicere populis, mones populos se subdere regibus,... ostendens quemadmodum et omnibus charitas, et nulli debetur injuria* [1]. »

« L'Église, disait naguère Mgr l'Évêque d'Au-
« tun, ne reconnaît qu'une loi morale, une et la
« même d'homme à homme, et de peuple à peuple.
« Conséquemment elle n'admet pas, elle n'admettra
« jamais que la force fonde le droit, ni que les exi-
« gences et les calculs de la politique et de ce qu'on
« est convenu d'appeler la raison d'État, puissent
« justifier le vol d'une province ou d'un royaume,
« et quand le meurtre d'une nation a été commis,
« elle le réprouve avec plus d'énergie encore que
« le meurtre d'un homme, car ces deux crimes ne
« diffèrent qu'en un seul point, le premier est
« mille fois plus énorme... Au lieu de quelques
« larmes, dit un éloquent écrivain [2], au lieu de quel-
« ques gouttes de sang, mettez ruisseaux de larmes
« et fleuves de sang. »

Dites-moi, lorsqu'en face de l'inqualifiable silence de l'Europe, Pie IX seul a osé parler pour vous, sa majestueuse et imposante figure ne vous est-elle pas apparue comme le signe vivant de l'alliance entre l'Église et la liberté ?

Croyez-le bien, ce n'est pas seulement une bénédiction et une immense force morale pour vous que ce cri arraché au Père des âmes en faveur de

---

[1] S. Aug., *De moribus Ecclesiæ,* t. I, c. 30, n° 63.
[2] Le R. P. Gratry, de l'Oratoire.

votre nation opprimée, c'est pour le monde entier l'espérance d'un progrès décisif vers la solution du problème fondamental de ce siècle et vers la parfaite union des esprits.

Décidément c'est bien l'Église du Christ qui a reçu la mission de proclamer ici-bas le respect du droit des faibles, et de contenir par sa parole souveraine les orgies sanglantes de la force.

Ce que saint Jean-Baptiste disait à Hérode, Pie IX l'a redit au czar : Celle que vous retenez n'est pas votre épouse; c'est une vierge pure à qui vous faites violence, c'est une reine captive que vous déshonorez : *Non licet tibi habere eam*, il ne vous est pas permis de la garder.

Le cri vainqueur par lequel les apôtres firent trembler Néron sur son trône, cet immortel *non possumus non loqui,* nous ne pouvons pas ne pas parler, vous l'avez entendu des lèvres du chef de l'Église : Malheur à moi, a-t-il dit, si je n'avais pas le courage de parler!

Ah! il faut que tout homme en ce siècle entende cette voix et grave en son cœur ces immortelles paroles. Je les redirai donc pour l'éternel honneur de l'Église et pour l'encouragement des faibles, des esclaves et des persécutés :

« Non, je ne veux pas être forcé de m'écrier un
« jour en présence du juge éternel : *Væ mihi quia*
« *tacui!..* Malheur à moi parce que j'ai gardé le
« silence!.. Le sang des faibles et des innocents
« crie vengeance devant le trône de l'Éternel
« contre ceux qui le répandent.

« Et de nos jours ne voyons-nous pas aussi un « sang innocent versé dans un pays catholique, dans « la malheureuse Pologne, où cette même religion « catholique, pour laquelle saint Fidelis donna sa « vie, est si cruellement persécutée? La fête d'au- « jourd'hui me rappelle que de nos jours aussi il « est des martyrs qui souffrent et meurent pour la « foi... Je me sens donc inspiré de condamner un « potentat dont je ne tais le nom en ce moment « que pour le nommer dans un autre discours, et « dont l'immense empire s'étend jusqu'aux régions « hyperboréennes. Ce potentat qui s'appelle faus- « sement catholique d'Orient et n'est qu'un schis- « matique rejeté du sein de la véritable Église, ce « potentat, dis-je, opprime et tue ses sujets catho- « liques, qu'il a poussés par ses rigueurs à l'in- « surrection. Sous prétexte de réprimer cette in- « surrection, il extirpe le catholicisme, il déporte « des populations entières dans les contrées les « plus septentrionales, où elles se voient privées « de tout secours religieux, et les remplace par des « aventuriers schismatiques. Il persécute et mas- « sacre les prêtres, il relègue les évêques au fond « de son empire, et tout hétérodoxe et schisma- « tique qu'il est, il ose encore dépouiller de sa ju- « ridiction un évêque légalement institué par moi. « Insensé (*stolto*)! il ignore qu'un évêque catho- « lique, sur son siége ou dans les catacombes, est « toujours le même et que son caractère est indé- « lébile. Et que personne ne dise qu'en m'élevant « contre le potentat du Nord je fomente la révolu-

« tion européenne : je sais bien distinguer la
« révolution socialiste du droit et de la liberté rai-
« sonnable, et si je proteste contre lui, c'est pour
« soulager ma conscience.

« Prions donc le Tout-puissant d'éclairer le per-
« sécuteur du catholicisme, et de ne pas aban-
« donner les victimes qui, condamnées par lui,
« périssent au milieu des déserts glacés sans avoir
« le moyen de se réconcilier avec Dieu. »

O père bien-aimé des chrétiens, la Pologne n'est pas seule à vous bénir pour vos courageuses paroles; vos ennemis eux-mêmes, vaincus par tant d'amour, se sont levés pour vous acclamer [1].

Mais, Messieurs, l'esprit de liberté soutenu et développé en vous par la religion ne suffirait pas à assurer l'avenir de la Pologne. Il vous faut encore demander à l'Évangile la fraternité la plus large et le plus sincère amour de l'égalité.

Vos ennemis ont toujours eu pour politique de chercher à vous diviser.

Il y a dix-huit ans, l'Autriche parvint à souffler la haine au cœur de vos paysans de Gallicie et à les précipiter contre les propriétaires.

---

[1] Dans la séance du 7 mai, à la chambre des députés de Turin, M. Brofferio, l'un des adversaires les plus acharnés du Saint-Siége, a prononcé ces belles paroles : « Quand je vois un vieillard fatigué, malade, sans ressources, sans armée, sur le bord de sa tombe, maudire un potentat parce qu'il égorge un peuple, je me sens ému dans tout mon être, je me crois reporté au temps de Grégoire VII, je m'incline et j'applaudis. » L'assemblée tout entière a applaudi.

Aujourd'hui la Russie jette orgueilleusement quelques lambeaux des richesses qu'elle vous enlève aux affamés et aux petits dans l'espoir de leur faire partager sa haine contre vous en leur faisant partager son iniquité.

Voilà comment la Russie entend rétablir l'ordre. Voilà comment elle ose se vanter de poursuivre en Pologne le foyer des passions révolutionnaires[1]; voilà comment elle prétend sauver l'Europe, en déchaînant sur elle le socialisme le plus hideux et le plus redoutable, celui qui procède non des enivrements aveugles de la passion, mais des calculs honteux du despotisme.

A ces excitations perfides, j'ai la confiance que vos populations sauront répondre par un souverain mépris. O âme polonaise, c'est là qu'il faut savoir te défendre. Voilà l'ennemi redoutable pour toi. Voilà celui qui peut te perdre en te divisant, et empêcher à jamais la résurrection de ta vie totale.

Et à qui donc, ô nationalité polonaise, demanderas-tu le secret d'une fraternité, d'une union in-

---

[1] « La Russie, a dit avec une grande énergie Mgr l'évêque d'Autun, n'est pas l'ennemie de la Révolution, elle en est la plus « puissante auxiliaire. Ce sont les oppresseurs de la Pologne qui « ont fait chez elle la révolution, en détruisant sa constitution re- « ligieuse, politique et sociale qui comptait mille années d'exis- « tence et de gloire immortelle. Quand donc elle se soulève, ce « n'est point une révolte, mais une contre-révolution. Quand elle « combat pour son indépendance, elle n'attaque pas, elle se « défend. »

violable, si tu ne le demandes à l'Évangile et à l'Église du Christ ?

Messieurs, l'unité des cœurs après l'unité des esprits, l'égalité croissante, l'union progressive des classes, le développement de ce tiers état, malheureusement trop rare parmi vous, voilà ce qui déjouera l'infernale habileté de ceux qui veulent diviser votre âme afin de la tuer.

J'ai entendu accuser la noblesse polonaise de n'aspirer à reconstituer la Pologne que pour y rétablir la féodalité. Vous ne méritez en rien cette accusation. Mais pour la soutenir ne suffisait-il pas de dire que vous êtes catholiques ?

Comme si l'Église avait plus besoin de la féodalité, que de la démocratie, de l'empire ou de la royauté ! Comme si l'Église n'était pas la reine et la maîtresse des âmes dans tous les temps et dans tous les régimes !

Comme si elle n'avait pas reçu de Dieu cette science divine qui tire de son trésor des éléments anciens et des éléments nouveaux, *qui profert de thesauro suo nova et vetera*[1] ! Comme si l'Église pouvait conduire le genre humain à l'amour de Dieu sans le conduire à l'amour des hommes, et comme si l'amour n'était pas l'infaillible loi de tout progrès !

Préparez-vous donc à être non-seulement le plus libre, mais le plus généreux, le plus fraternel des peuples.

---

[1] Math., XIII, 52.

TIMBRE IMPERIAL SEINE 5 cen

Cherchez ce qui peut vous unir, jamais ce qui peut vous séparer. Plus de rivalités, plus de prétentions personnelles, fussent-elles même légitimes. Un esprit d'abnégation, une unité héroïque, voilà ce qui doit vous sauver. Cela est difficile, direz-vous; j'en conviens, j'accorde même, si vous le voulez, que cela est humainement impossible.

Mais avez-vous oublié déjà qu'il n'y a qu'une puissance capable de résoudre la grande difficulté contemporaine, et que cette puissance est divine, *solutio omnis difficultatis Christus?*

Vous savez qu'il y a dans l'Église des âmes privilégiées que Dieu appelle à tout sacrifier et à embrasser la perfection la plus étroite. Pourquoi Dieu n'appellerait-il pas un peuple à une sorte d'état de perfection?

Pourquoi n'y aurait-il pas un peuple parmi les peuples, comme il y a eu des hommes parmi les hommes, auquel Jésus-Christ dirait : Tu es le sel de la terre, tu es la lumière du monde : *Vos estis sal terræ, vos estis lux mundi?*

Jusqu'ici les nations semblent tenir surtout à honneur de faire des prodiges de courage militaire, de génie, de science, d'industrie; l'avenir ne nous donnerait-il pas quelque chose de plus grand encore, en nous montrant un peuple qui ferait des prodiges d'amour évangélique, de sacrifice volontaire et de fraternelle union, un peuple qui serait le plus libre de tous parce qu'il serait le plus religieux?

Vos malheurs sont tellement extraordinaires,

qu'ils me semblent annoncer un dessein tout particulier de la Providence sur vous. N'est-ce pas là d'ailleurs ce qu'un de vos poëtes a deviné avec la lucidité d'un admirable génie ? Votre grand Krasinski n'a-t-il pas fixé devant vos yeux cet idéal que vous acceptez, et qui sera l'étoile lumineuse de votre route :

« Parmi les nations, il y en a qui sont élues pour défendre sur la terre la cause de la beauté céleste, et pour donner au monde un angélique exemple, en portant pendant de longs jours leur lourde croix sur la route inondée de sang, jusqu'à ce que, par une lutte sublime, elles aient donné aux hommes une idée plus divine, une charité plus sainte, une plus large fraternité, en échange du glaive qu'on leur a plongé dans la poitrine. Telle est votre Pologne, ô Jésus-Christ[1] ! »

Messieurs, tenez-vous prêts; car, selon le mot de l'Évangile, vous ne savez ni le jour ni l'heure auxquels le Fils de l'homme viendra vous chercher. Et, pour nous, sachons dire par la plume ou par la parole à tout Polonais enrôlé de force au service de ses oppresseurs, emprisonné à Varsovie, traqué dans les bois comme une bête fauve, ou transporté au fond des solitudes affreuses de la Sibérie : Tenez-vous prêt pour la liberté, pour la fraternité, pour la pratique de l'Évangile, c'est-à-dire pour la délivrance et pour la résurrection. En vérité, je me demande si vous n'aurez pas atteint bientôt cette pro-

---

[1] Krasinski, *l'Aurore.*

fondeur dernière du sépulcre, où le corps n'ayant plus rien à dépouiller de ses éléments périssables, l'âme le saisit, le pénètre, l'enlève et le ramène glorieux et fort au milieu des vivants.

Savez-vous pourquoi j'espère contre l'espérance, et pourquoi l'excès du mal me fait croire à la guérison? C'est que l'état actuel ne peut absolument pas durer; c'est qu'il faut ou votre résurrection, ou le châtiment de l'Europe, et que j'espère pour l'Europe en la miséricorde de Dieu.

C'est qu'en face du flot barbare qui s'avance et de l'envahissement progressif de la Russie, je me rappelle cet avertissement solennel dont il faut enfin que l'Europe s'épouvante :

« Sachez bien que, quand la Pologne aura cessé d'exister, vous vous en apercevrez bien autrement qu'aujourd'hui. Quand la Pologne n'existera plus, c'est-à-dire quand ses vingt millions de Slaves auront été agrégés non pas à l'Autriche, non pas à la Prusse, cela est impossible, mais à la Russie, ce qui peut bien arriver, vous verrez ce qui se passera en Europe : l'indépendance de l'Occident tremblera sur sa base, et les destinées de la civilisation seront menacées comme elles ne l'ont jamais été depuis les jours d'Attila [1]. »

L'empereur actuel de Russie disait à Varsovie il y a huit ans : « Le bonheur de la Pologne dépend de son entière fusion avec les peuples de mon empire[2], » et des journalistes français ont eu l'impu-

---

[1] M. de Montalembert. Ch. des Pairs, 21 janvier 1847.

[2] Disc. d'Alex. II à Varsovie, le 27 mai 1856.

deur d'exhorter la Pologne à accepter cette assimilation monstrueuse. Mais, qu'on ne l'oublie pas, le jour où l'Europe aura permis la consommation d'un tel crime, c'est à nous tous, races dégénérées et devenues incapables de soutenir la justice, que l'empereur de toutes les Russies étendra le bonheur d'une complète et entière fusion avec les hordes asiatiques dont le flot l'aura lui-même d'abord renversé.

Confiance donc et courage, Messieurs, et surtout patience invincible. Dieu permet que le corps de votre nation soit brisé, mais c'est pour purifier et grandir son âme. Il laisse vos ennemis renverser les murs de vos cités, dépeupler vos campagnes, massacrer l'élite de votre jeunesse, détruire en quelque sorte tous les éléments de votre vie terrestre. Courage! car, sans le savoir, ils vous forcent à vous jeter dans les bras de la puissance divine, et tôt ou tard l'excès de leur iniquité armera Dieu pour vous.

L'un de vous, illustre par les longs services qu'il a rendus et qu'il rend encore à la Pologne, m'écrivait il y a peu de jours ces paroles que je vous transmets, tant elles me semblent belles :

« Notre patrie est envahie; l'Église nous reste comme un retranchement impénétrable à l'ennemi.

« Nos lois sont foulées aux pieds, mais on ne peut nous prendre l'Évangile.

« Nous n'avons pas notre roi ; le chef de l'Église nous défend du haut de sa chaire sacrée; donnons-lui notre entière fidélité.

« Le drapeau catholique est devenu notre drapeau national.

« Portons-le fièrement et avec lui tôt ou tard nous triompherons. »

Messieurs, comme prêtre catholique et comme Français, je n'ai pas d'autre espérance pour mon pays que dans l'accord de la religion et de la liberté, je n'ai pas non plus d'autre espérance pour vous.

C'est parce que je suis chrétien que j'ai hâte de voir mettre fin à cette politique païenne, encore vivante aujourd'hui, et dont le spectacle arrachait, il y a plus de deux mille ans, ce cri d'indignation à la grande âme de Démosthène : « La politique universelle n'est que l'art d'être injuste impunément[1]. »

C'est parce que je suis chrétien que je répète, avec le maître des orateurs, ce vœu qui semble un pressentiment lointain de l'Évangile : « Donnons pour fondement à la politique la justice et la vérité[2]. » C'est parce que je suis chrétien que j'ose dire avec un des héros de la Pologne : « Moi qui aime la liberté plus que tous les biens de ce monde, j'aime la foi catholique plus encore que la liberté[3]. »

Je demande à Dieu qu'il inspire à beaucoup d'hommes de toute opinion et de tout pays, la résolution que j'ai prise moi-même, de me consacrer, dans la mesure de mes forces, à demander pour vous, toute ma vie, non pas vengeance, mais réparation.

---

[1] Démosthène, *Discours pour la liberté des Rhodiens.*

[2] Démosthène, *Deuxième Philippique.*

[3] Paroles citées dans le Mandement de Monseigneur l'évêque d'Autun, p. 11.

Vous avez à vous défendre de la tentation du désespoir en face des extrémités inouïes auxquelles la Pologne est réduite, et surtout en face de l'effrayante impunité de vos bourreaux.

Nous, amis de la Pologne, nous avons à défendre l'opinion publique de la légèreté, de l'inconstance et de l'ennui.

Pourquoi le cacher? Même en France l'opinion a ses ennuis égoïstes. On n'aime pas à entendre parler toujours de la même question, surtout on n'aime pas à entendre toujours raconter les mêmes misères.

L'excès et la persévérance du malheur, où triomphent les grands dévouements, sont le tombeau des fragiles et superficielles compassions.

On veut changer d'émotions en face des événements de l'histoire, comme aux représentations des théâtres ou à la lecture des romans. Un peuple qui souffre toujours, qui offre aux yeux de ses contemporains le spectacle monotone d'un deuil et d'un martyre sans fin, court grand risque que les hommes de joie ne lui disent : « Meurs donc enfin, ton agonie est trop longue; les morts du moins se laissent oublier. » Mais nous qui vous aimons, nous qui voudrions vous offrir notre sang après vous avoir donné nos larmes, nous ne permettrons pas cet oubli, nous romprons le cruel silence qui commence déjà; nous serons, s'il le faut, pour ce siècle, comme un remords vivant.

Unissons-nous donc plus que jamais, formons une forte et immense association, au grand jour, à

la pleine lumière, association dont les membres s'engageront à travailler toute leur vie à la délivrance de la Pologne, et que notre grand Pie IX bénira.

N'est-ce pas la gloire de l'Église d'avoir produit au moyen âge ces ordres religieux de la Merci et de la Rédemption des captifs, dont la mission sublime était d'arracher partout les hommes à l'esclavage ?

L'esclavage et l'écrasement d'un peuple ne susciteront-ils pas de nouveaux frères de la Merci et de nouveaux apôtres de la Rédemption ?

Le dix-neuvième siècle voudra-t-il emporter dans l'histoire l'éternel déshonneur de votre anéantissement ? L'impunité sera-t-elle toujours assurée aux grands crimes ? L'empire du monde restera-t-il à ceux qui outragent le droit et versent le sang des hommes ? L'Europe pourra-t-elle supporter longtemps le spectacle d'une nation qu'on assassine ? Consentirons-nous toujours à être meurtriers ou complices ?

Non, Messieurs, j'en ai l'invincible confiance. Bientôt l'Évangile brisera les hideux triomphes de la force. Votre âme immortelle ressaisira son corps, et la Pologne ressuscitée offrira au monde le glorieux et nécessaire exemple d'un peuple demandant enfin à Jésus-Christ le secret de la puissance, de l'union fraternelle et de la liberté.

70944

70944

LA POLOGNE MARTYRE, par le R. P. CHARLES PERRAUD, de l'Oratoire. Douniol, rue de Tournon, 29. . . . . fr. 1 c. »

LA POLOGNE, par le R. P. GRATRY, de l'Oratoire. Douniol, rue de Tournon, 29. . . . . 1 »

L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN POLOGNE sous le gouvernement russe, par le R. P. LESCŒUR, de l'Oratoire. Douniol, rue de Tournon, 29. 8 »

LE SCHISME MOSCOVITE ET LA POLOGNE CATHOLIQUE, par le R. P. LESCŒUR, de l'Oratoire. Douniol, rue de Tournon, 29. . . 1 »

LA JUSTICE ET LA PAIX, par M. l'abbé PERREYVE, professeur à la Sorbonne. Douniol, rue de Tournon, 29 . . . . 1 »

LE PRINCE ADAM CZARTORYSKI, par le R. P. FÉLIX. Chez Dillet, 15, rue de Sèvres. . . . . 1 »

LA POLOGNE, par M. l'abbé MERMILLOD, recteur de Notre-Dame de Genève. Lesort, rue de Grenelle Saint-Germain, 3. . . . . 1 »

ÉTUDES SUR L'IRLANDE CONTEMPORAINE, par le R. P. ADOLPHE PERRAUD, de l'Oratoire. (2 vol.). . . . . 8 »

DISCOURS EN FAVEUR DES PAUVRES CATHOLIQUES D'IRLANDE, par Mgr. l'ÉVÊQUE d'ORLÉANS. . . . .

DISCOURS EN FAVEUR DES PAUVRES D'IRLANDE, par M. l'abbé MERMILLOD, recteur de Notre-Dame de Genève. Lesort, rue de Grenelle-Saint-Germain, 3 . . . .

LETTRE SUR L'ESCLAVAGE, par Mgr. l'ÉVÊQUE d'ORLÉANS . . .

LA SUÈDE LIBÉRALE DEVANT L'EUROPE, par M. l'abbé J. COGNAT. Dentu, Palais-Royal. . . . .

Paris —Imprimerie Ad. LAINÉ et J. HAVARD, rue des Saints-Pères, 19.